FESTIVAL DE STRASBOURG

HIER SOIR, AU PALAIS DES FÊTES

Arthur Rubinstein a remporté un triomphal succès

Une grande, une splendide soirée de festival. Une salle pleine à craquer, un enthousiasme fou. L'estrade envahie, un millier d'auditeurs qui n'ont pu trouver la moindre place. Il est vrai que le même engouement se manifeste dans le monde entier en faveur de Rubinstein dont le nom à lui seul exerce une fascination irrésistible et arrache les téléspectateurs à leurs postes.

Il y a trois ans, lors d'un concert dirigé par Alceo Galliera au festival de Zurich, il avait fallu canaliser la foule qui se ruait à la Tonhalle. En veine de confidences, Rubinstein, qui n'a pas son pareil pour raconter de « bonnes » histoires et qui venait de remporter un gigantesque succès, me confiait, le plus humblement du monde, qu'après une carrière de plus de 70 années, il ne voudrait pas dire adieu à la musique sans avoir demandé pardon aux maîtres que, dans sa jeunesse, il a parfois traités avec un peu de désinvolture.

Est-ce bien vrai ? Ce qui est certain, c'est que son jeu a singulièrement évolué. Nous qui l'avons entendu à Strasbourg, il y a une trentaine d'années, nous pouvons en témoigner. Le croirait-on ? A l'époque, la salle du Palais des Fêtes était trop vaste. Rubinstein méconnu ? Loin de là, mais avant de devenir une idole, il était seulement une vedette. Il ne bénéficiait pas encore de cette cote d'amour qui actuellement le place au pinacle. Une telle réussite dépasse tout ce que lui-même pouvait imaginer. Mais je dois reconnaître, en toute équité, qu'autrefois Rubinstein n'avait pas au premier chef le don d'émouvoir. Sa perfection était un peu glacée.

Mais un tel musicien refait périodiquement le rêve de son existence. Les problèmes ressurgissent, sous d'autres aspects. Pour Rubinstein, ce sont des renouvellements. Ne pas croire qu'il force l'admiration uniquement parce qu'il est octogénaire, qu'il a gardé toutes ses facultés, une incroyable jeunesse et des doigts que maints sprinters du piano pourraient lui envier. Ce qui est significatif, c'est qu'on le découvre chaque fois qu'on le réentend. A un moment donné, on avait insinué qu'il était enchaîné à Chopin. A tel point que d'aucuns, mal informés, se sont demandé si Rubinstein n'était pas entré dans ce domaine comme autrefois on entrait en religion, par une suppression de tout le reste, ou presque. Le vrai, c'est qu'il a démystifié Chopin. On a pu s'en convaincre hier soir. C'est bien simple ; il a mené son récital en grand seigneur, faisant preuve d'ambition. Et s'il est vrai que l'ambition a plus d'un visage, la sienne est noble.

Son Schubert ? Raffiné, d'une fraîcheur adorable. Quant à la redoutable sonate en fa mineur de Brahms, ce fut une splendide performance, non seulement technique, mais avant tout musicale. Cette sonate que tous les pianistes appréhendent, il la tient à sa merci. Ici comme ailleurs, Rubinstein s'est gardé de tout excès. Cette façon de s'identifier à Ravel (valses nobles et sentimentales) doit autant à l'étude qu'à l'affection. Sous les doigts de Rubinstein ces valses s'épanouissent dans une floraison nouvelle. Il faut avoir vu — entendu surtout — comment il tente le diable en faisant valser le satanique Méphisto de Liszt. Le concert terminé, il fallut procéder aux rallonges traditionnelles. C'est la règle.

Transportée, la salle trépignait d'aise. La leçon de ce concert ? C'est que le talent n'a point d'âge, pas plus d'ailleurs que ce prodigieux Rubinstein.

ZED

Arthur Rubinstein est arrivé hier après-midi en gare de Strasbourg par le TEE, venant de Zurich, où il avait remporté un triomphe la veille. Le barman du train prend congé de l'illustre voyageur. (Photo DN)